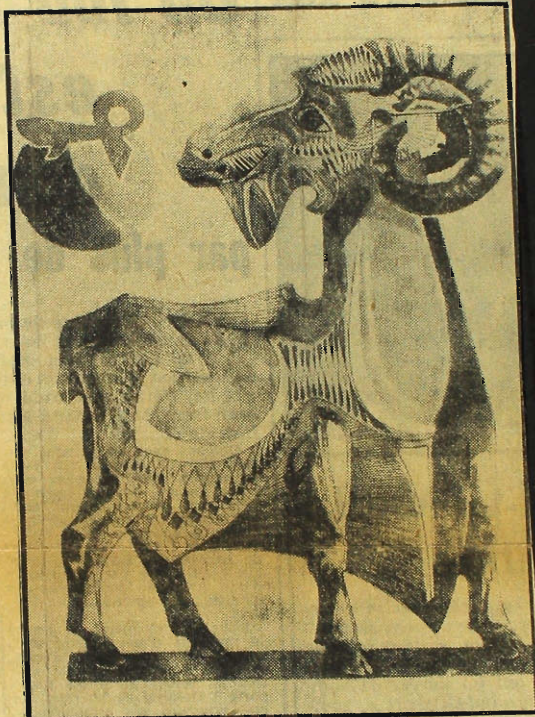


Les lauréats du Prix de la Critique ouvrent la saison

COMME chaque été, les semaines de vacances (que frappe à Paris une léthargie déplorable si l'on songe à l'afflux des visiteurs) se sont encadrées entre l'exposition des sélectionnés du Prix de la Critique (clôture la saison 57-58) et celle des lauréats qui ouvre la saison 58-59.

Voici donc, galerie Saint-Placide, les vainqueurs de cette compétition appelés à inscrire leur nom à la suite du palmarès qu'ont, depuis dix ans, illustré Bernard Buffet, Bernard Lorjou (en 48), André Minaux (en 49), Couty et Le Moal, puis Pressman, Chervin, Yvonne Mottet et Sébire, Berçot, Sarthou et Pradier, Raza, Marzelle et Carron. La majeure partie de ces noms autorisent l'observateur impartial à estimer que le jury du prix fondé par M. Augustin Rumeau a bien mérité de la peinture. Cette opinion se justifie plus encore si l'on tient compte de la liste des quelque 200 artistes sélectionnés au cours de ce décanat — de magistrats bénévoles — exercé par un aréopage de critiques. Des artistes qui, sélectionnés, ne coignèrent pas le laurier du vainqueur, d'autres avaient cru devoir ou pouvoir décliner les risques de la glorieuse incertitude de tout scrutin ; d'autres furent mis hors concours parce que récemment lauréats d'autres prix importants ; mais beaucoup furent, par leur sélection même, désignés à l'attention d'autres jurys, en sorte qu'il serait aisé d'établir que le Prix de la Critique a mis en relief, avec un indéfectible libéralisme et en dépit de toutes les imperfections des institutions humaines, les meilleurs des peintres qui se révélèrent depuis la Libération.



DESACCORD POUR LESIEUR

KROL. — Le Bélier (eau-forte)

Ce rappel de faits touchant la petite histoire des arts actuels m'autorise à prendre très au sérieux la part que je prends aux délibérations d'un jury dont je n'ai point, en juillet, partagé le choix en ce qui concerne le lauréat principal : M. Lesieur. Ici même, en juillet, la sincérité m'obligea à exprimer (de même qu'au printemps lors de son exposition particulière galerie Coard) les réserves que me suggèrent ses toiles. Si elles le montraient capable de finesse de coloris agréables, elles dénotaient une absence d'originalité fâcheuse chez un peintre favorisé du sort et déjà âgé d'environ 35 ans, une regrettable insouciance des volumes, d'une composition et d'un dessin solides. Elles relevaient d'une tendance qui, se réclamant du droit d'aller au-delà de Bonnard, de Pougny, etc. aboutit au simple tachisme, via Nicolas de Stael, et quand elle ne se dilue pas totalement, échoue dans l'assemblage de plans familier à Pollakoff...

C'en était assez pour m'obliger à espérer que son succès de juillet inciterait M. Lesieur à avoir à cœur d'apparaître tonifié, revigoré, armé d'une personnalité évidente... Forcé m'est d'avouer ici, devant une vingtaine de toiles — d'ailleurs toutes anciennes, à l'exception d'une — qu'il expose rue Saint-Placide, qu'aucune ne me contraindrait de réviser jusqu'à nouvel ordre les impressions jusqu'ici ressenties. Je le regrette mais console d'autant plus aisément que M. Lesieur, déjà représenté par un très grand tableau au Musée d'Art Moderne, n'avait nulle raison de tenir à être « révélé » par le prix de la Critique...

KROL, GRAVEUR EMERITE

Le scrutin de juillet — qui eût pu couronner Barnabé, Ravel, Mouly, Montané, par exemple — comporta une autre décision qui me réjouit pleinement : l'attribution d'une mention à A. Krol, à titre de graveur, confirmant ainsi l'unanimité qui avait accueilli sa sélection du printemps dernier.

Au cours des années précédentes, déjà un jury l'avait sélectionné, mais en tant que peintre. Pourquoi ne pas avoir simplement honoré en lui un artiste polyvalent ? Je ne me charge point de l'expliquer. Devant ses tableaux antérieurs, certes un peu rudes en leurs graphismes et au début sortis d'une palette trop limitée, il était pourtant loisible de constater l'évidence d'un tempérament promis à un épanouissement coloré qui se vérifia dans une grande toile du Salon d'Automne 1957 et dans celles qu'on vit

de lui, ça et là. Je ne doute point que sa prochaine exposition d'œuvres peintes démontre la richesse toujours plus subtile de sa palette et l'expansion plus libre de sa sensibilité.

Telles qu'elles étaient, ses toiles présentaient à mon gré, une qualité qui déjà les promouvait la solidité, le respect du dessin si généralement oublié par la plupart des artistes d'aujourd'hui, qui se croient dispensés de cette discipline essentielle abhorrée des sectateurs de l'informel.

C'est qu'en effet, Krol, en sa jeunesse (avant 1939) promis aux prestiges des arts et métiers du génie civil) avait, après ses premières amours avec la peinture, appris du graveur Hecht la technique rigoureuse du burin et s'était enthousiasmé pour la gravure. Sa formation intellectuelle, sa gravité foncière, la haute conscience qu'il a de sa vocation lui inspirèrent, pour l'art noble, une prédilection qui, sous la dictée de ses méditations bibliques et de son profond sens poétique, allait faire de lui sinon le premier, au moins l'un des tout premiers burinistes contemporains. Une bourse de voyage nationale, un prix Fénéon, le prix Daragré, devaient consacrer les beautés de sa production. Un chant de Lorca, la Genèse, le Cantique des Cantiques, un ouvrage de Kafka, l'Apocalypse, Athalie, son émouvante Stèle pour un jeune frère, ont marqué les étapes d'un talent toujours plus fort et plus exigeant envers soi-même. Au total, plus de quatre cents burins (œuvre considérable déjà pour un presque quadragénaire).

Mais ces quatre cents planches appartenaient toutes à des ouvrages. Krol ressentit donc la nécessité de réaliser des planches indépendantes, destinées « au mur ». Or, le mur appelle voisinière la couleur... Et précisément, le goût de la couleur se manifestait en Krol avec une impérieuse tendresse. Ainsi naquit la suite des gravures exposées par Krol, à Saint-Placide. Point de lithographies : leur facture se rapproche trop de celle de la peinture. Mais des eaux-fortes, nées d'un dessin préalable très pur, très vigoureux en ses stylisations, puis travaillées selon le procédé de la résine qu'attestonnait Goya, et enfin confiées au tirage de la taille-douce sous le contrôle constant de Krol, quant aux tonalités, aux modulations des sujets choisis. Ceux-ci ? Les hâtes d'un bestiaire émergé de vision talmudiques et d'un éther zodiacal, des figures symboliques...

Au total, des œuvres d'une puissance originelle satisfaisantes pour la pensée comme pour le regard.

Ainsi, une fois de plus, le Prix de la Critique aura bien mérité d'Apollon, en couronnant (de même qu'Avati, en 1957) un peintre actif et heureux serviteur de l'estampe.